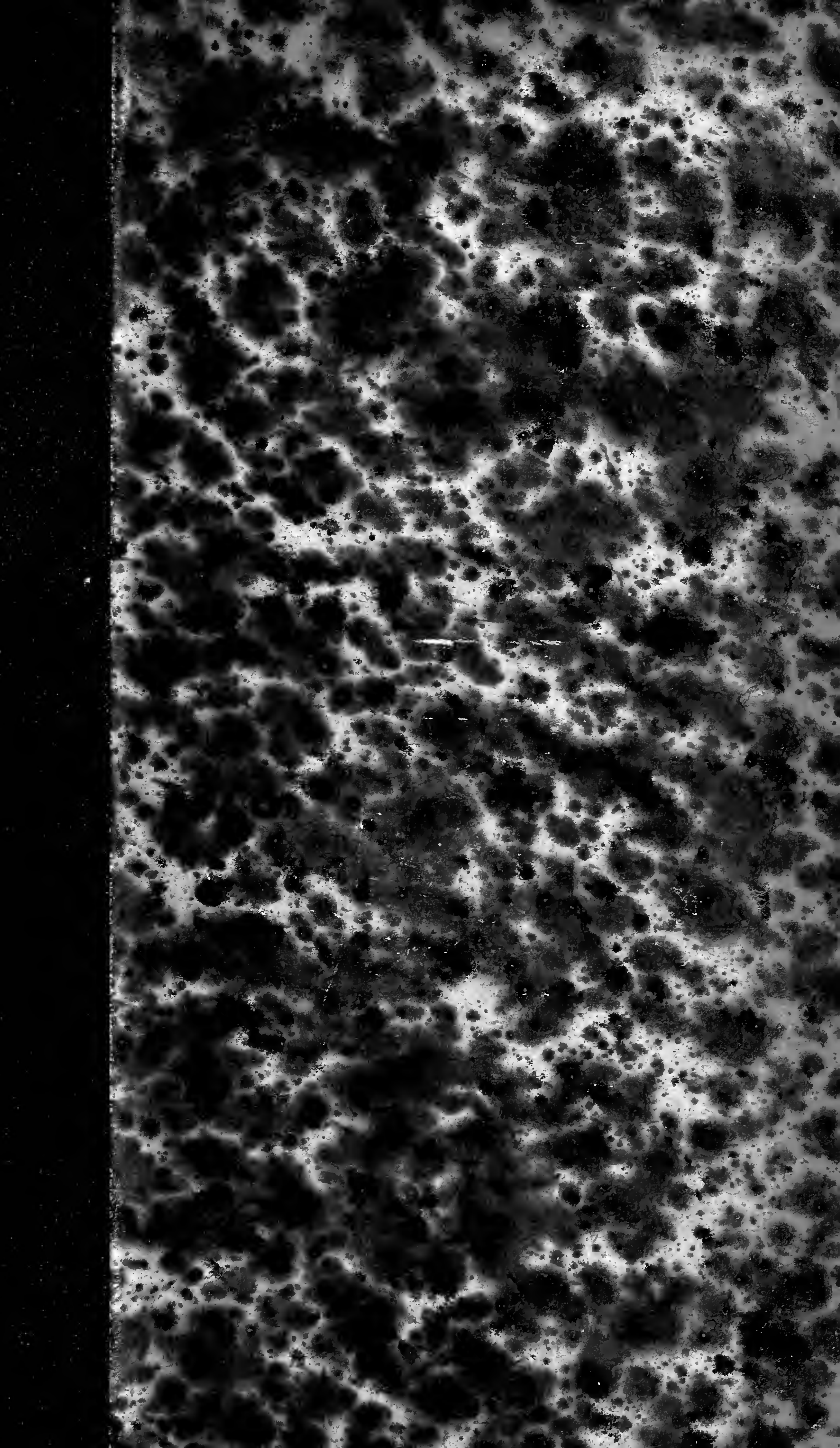


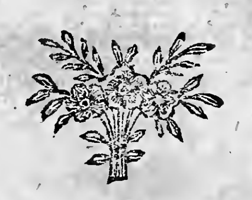
LE RETOUR DE BABOUC A PERSEPOLIS,

OU

LA SUITE

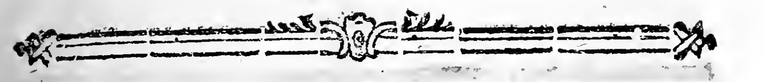
DU MONDE COMME IL VA.

Quamvis pontica pinus
Sylvæ filia nobilis.
Jactes & genus & nomen inutile:
Nil pictis timidus navita puppibus
Fidit. Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.
(HOR.)



A CONCORDOPOLIS.

1789.



LE RETOUR DE BABOUC A PERSEPOLIS, OU LA SUITE DU MONDE COMME IL VA.

PRÉFACE.

Tout le monde connoît la manière dont Babouc rendit compte au Génie Ituriel de ce qu'il avoit vu à Perſepolis ; il fit faire une petite ſtatue, composée de tous les métaux, des terres & des pierres les plus précieuſes & les plus viles ; il l'apporta à Ituriel : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamant ? Ituriel entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſepolis, & de laiſſer aller le monde comme il va : car, dit-il, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

CHAPITRE PREMIER.

La nouvelle Apparition.

IL s'étoit écoulé un demi-ſiècle depuis qu
le Scythe Babouc étoit revenu de Perſepoli
ſur les bords de l'Oxus ; & malgré ſon âg
avancé, il regrettoit encore les charmes d
cette grande ville, où, ſi tout n'étoit pas bien
tout étoit au moins paſſable, lorſque le Géni
Ituriel lui apparut de nouveau. Babouc, lu
dit-il, le récit des crimes de la Perſe eſt ven
fatiguer encore l'oreille des Génies; nous t'a
vons choiſi une ſeconde fois pour notre me
ſager ; retourne à Perſepolis, & rends-nou
compte de l'état actuel de cette ſuperbe ville
& de celui de l'immenſe empire dont elle eſ
la capitale. Les influences que nous répandon
ſur toi dans ce moment, t'empêcheront d
ſentir ta vieilleſſe; & pour te donner plus d
facilité à t'acquitter de ta miſſion, nous t
douons de ce taliſman, qui forcera tous ceu
ſur qui tu le dirigeras, à dire la vérité. Babou
s'inclina profondément, monta ſur ſon cha
meau, & partit.

CHAPITRE II.

La nouvelle Armée.

APRÈS quelques jours de marche, il trouva sur son chemin un détachement de l'armée persane, qui étoit campé & s'exerçoit à des évolutions : c'étoit un camp d'instruction ; car la Perse étoit alors dans une paix profonde. A peine eut-il fait quelques pas dans le camp, qu'il se crut encore au fond de la Scythie. Officiers, soldats, cavaliers, chevaux, tout étoit armé & équipé à la scythe; les troupes avoient pris de cette nation son immobilité, sa roideur, & jusqu'à sa tristesse. Ces Persans, que Babouc avoit vus autrefois si légers & gais jusques dans les horreurs du carnage, avoient perdu leur caractère & leurs traits. Le camp ne retentissoit plus de ces chants militaires qui entretenoient la gaîté & l'alacrité du soldat ; sa contenance n'étoit plus fière & libre; son air n'étoit plus martial, mutin, & même un peu tapageur; c'étoit un automate obéissant. Les punitions humiliantes, en augmentant cette obéissance, avoient abattu son

courage. L'Officier lui-même, asservi à une discipline minutieuse & puérile, n'avoit plus ni ressort, ni énergie, ni volonté. Babouc demanda à un officier qu'il reconnut, la cause de ces changemens si étranges & si contraires à l'esprit national. Eh quoi! lui dit-il, ne pouvez-vous agir d'après vous-mêmes? & faut-il forcer à ce point vos mœurs & votre caractère, pour essayer de prendre celui d'un autre peuple qui ne vous ressemble ni par l'organisation physique, ni par la constitution morale, ni par la situation & le climat de son pays. Vous ne serez jamais que de mauvais singes, au lieu d'être des originaux passables.

Le grand satrape Leuchoës, dit l'officier, a commencé le premier les innovations; beaucoup d'autres l'ont imité depuis avec moins de génie; sur-tout Germanscès est celui qui a porté la plus vive & la plus douloureuse atteinte à l'esprit national. Une foule de satrapes ont adopté les nouveaux principes, & ont imaginé que rien ne se faisoit bien qu'ailleurs que chez nous. Ils ont oublié que c'est avec notre ancienne discipline & notre ancien esprit, que nous avons gagné tant de batailles jadis. Il faut compter dans le nombre des novateurs les plus ardens, Lamberaspe, Guinarcès, Guiberzame; mais celui-ci vient d'être

puni d'une manière qui ſervira peut-être d'exemple à tous les autres — Eh ! comment ? lui dit Babouc. — Dans ce moment la trompette appella l'officier à ſon ſervice, & il fut obligé de quitter ſon ancien ami, qui reprit le chemin de la capitale.

CHAPITRE III.

Surpriſe.

En arrivant à Perſepolis, Babouc crut que la ville avoit été envahie par une colonie crétoiſe. Chevaux crétois, coſtume crétois, chars crétois, il ne vit que cela dans les rues, ſur les places publiques, dans les promenades. Il ne s'aperçut que c'étoient des Perſans déguiſés, qu'à la manière dont ils eſtropioient le dialecte crétois, qu'on auroit cru l'idiome national, s'il avoit été mieux parlé à Perſepolis. Oh ! oh ! dit-il, voici une ſeconde métamorphoſe bien plus plaiſante que la première : les Perſans ont copié les Scythes pour leur conſtitution militaire ; ils copient les Crétois dans leur vie civile ; il faut qu'ils ſoient bien dégoûtés d'être Perſans.

CHAPITRE IV.

L'Assemblée de la Nation.

On dit à Babouc que la mauvaise administration des Finances avoit occasionné un vide immense dans le coffre du roi des rois, & qu'après plusieurs moyens infructueux ou violens, le souverain avoit enfin assemblé la nation autour de son trône, pour guérir les plaies de l'Etat, & opérer une régénération salutaire. Babouc se disposa à aller admirer de près les travaux de ces sages qui devoient assurer le bonheur & la destinée d'un grand empire, & il partit pour la cour.

CHAPITRE V.

Les Mages.

A peine avoit-il passé le seuil de la porte de la salle où étoient rassemblés les députés de la nation, qu'il fut arrêté par un mage : Quelle est votre opinion? lui dit celui-ci. Pensez-vous qu'un mage qui a cent vingt mille dariques

d'or de rente, ne ſoit pas un homme très-utile à l'Etat, & ne lui rende pas de grands ſervices? — Pardonnez-moi, lui dit Babouc, lorſqu'il eſt charitable. Et le mage lui tourna le dos.

CHAPITRE VI.

Les Nobles.

Et un Noble? reprit un ſatrape en le tirant par le bras, pour fixer ſon attention. — Oui, répondit Babouc, lorſqu'il eſt vertueux. —Quel eſt ce mot-là? répondit le ſatrape.

CHAPITRE VII.

Le Peuple.

Et le peuple? dit impérieuſement un autre. — Il eſt infiniment utile, répondit encore Babouc, lorſqu'il eſt laborieux, honnête, & modéré.



CHAPITRE VIII.

Les Magiſtrats, les Gens de loi, les Commerçans les Capitaliſtes, les Rentiers, les Agioteurs.

Et les Magiſtrats, les gens de loi, les commerçans, les capitaliſtes, les rentiers, les agioteurs? — Voilà beaucoup de gens, reprit Babouc. Je vais peut-être vous étonner; mais je vous avouerai que la claſſe que je préfère eſt celle des laboureurs, parce que je ſuis dans le vieux principe qu'il faut manger pour vivre. Peut-être, par la manière dont les hommes ſe ſont perfectionnés, cet ancien axiome eſt-il paſſé de mode; mais quelque parfaits que ſoient les hommes, je ſoupçonne qu'il leur faudra toujours un peu de pain pour ſubſiſter.



CHAPITRE IX.

La Liberté.

MAIS quelles ſont vos idées ſur la liberté? dit un autre. — Je crois, répondit Babouc, que la liberté ne conſiſte pas à piller, brûler, aſſaſſiner, violer, quand on en a envie, mais à n'être jamais contraint à faire ce qu'on ne doit pas vouloir, & à vivre à l'abri de toutes les violences quelconques, ſous la ſauve-garde des loix.

CHAPITRE X.

L'Opinion par ordre ou par tête.

MAIS faut-il opiner par ordre ou par tête? - Je n'en ſais rien, répondit Babouc; je vous conſeillerois d'opiner par ame. Mais on dit qu'il n'y en a pas beaucoup en Perſe. S'il y avoit une ame dans chaque corps ou individu perſan, vous ne riſqueriez rien à opiner par tête; mais puiſque cela eſt très-incertain, vous devriez chercher à ſavoir d'abord ce que

veut chaque Ordre en particulier, & vous réunir ensuite comme de bonnes gens, pour faire de ces volontés particulières, un tout général qui convînt à tout le monde, & qui ne renversât ni la constitution ni la monarchie qui ne fît seulement qu'en réformer les abu & rétablir l'harmonie du gouvernement.

CHAPITRE XI.

Effets du Talisman.

BABOUC s'aperçut que sa proposition avo été mal accueillie. Voici le moment, se dit à lui-même, de faire usage de mon talisma Il le dirigea sur l'assemblée. Mille cris s'élev rent à la fois. — Moi, je veux plaire au ro — Moi, au ministre. — Moi, à la reine. - Moi, à sa première femme de chambre. - Moi, aux Princes. — Je suis ambitieux. — veux avoir un parti. — Je suis mécontent la Cour. — Je veux me faire acheter. — Je ve acquérir un nom. — Je l'ai promis à ma m tresse. — Je veux être quelque chose da l'empire. — Je suis las d'être négligé. — veux conserver mes priviléges. — Je veux co

ſinuer à tromper. — Je veux le deſpotiſme, pour pouvoir régner ſeul ſous le nom du chef de l'empire. — Et moi, pour être ſatrape de province, deſpote en ſous-ordre, & exercer, dans les pays ſoumis à mon autorité, mille violences & mille extorſions d'argent. — Je veux l'ariſtocratie. — Et moi, le gouvernement populaire, pour commander au nom du peuple, que je conduirai à mon gré. — J'ai de la vanité, je veux de la gloire. — Je ſuis cupide, je veux de l'or. — Des honneurs. — Des dignités. — Du crédit. — Des emplois. — De la puiſſance — des titres. Une ſeule voix s'éleva, pour le bien public, hors de l'enceinte du palais de la nation : elle étoit foible, elle ne fut point entendue.

CHAPITRE XII.

Le Perſan Crétois.

En ſortant de la ſalle des Etats, Babouc rencontra un jeune Perſan vêtu à la crétoiſe, en ſaie très-ſimple, mais recherchée dans ſa ſimplicité, & tourmentée dans ſa manière & ſa bizarrerie. Eh bien, lui dit ce jeune homme,

vous avez vu comme tout ſe prépare pour le bonheur de la nation? Oui, lui dit Babouc, cela eſt encourageant; les choſes s'entament à merveille & d'une manière très-ſatisfaiſante. Je viens d'en être témoin là-dedans. — Graces au ciel, nous allons abandonner notre ancienne manière, pour marcher ſur les traces d'un peuple plus ſage, plus réfléchi, & plus heureux. — Ce n'eſt pas une petite entrepriſe. Vous voulez ſans doute parler des Crétois? — Aſſurément. — Mais avez-vous lu attentivement leurs livres? connoiſſez-vous leurs lois? Etes-vous inſtruit à fond de leurs mœurs? — Paſſablement. J'ai paſſé quinze jours dans l'île de Crête; je ſais qu'on y a des chevaux parfaits, des archers excellens; je n'ai chez moi que des chevaux crétois, que des eſclaves crétois; je ne m'habille jamais qu'à la crétoiſe. La mode, dans ce moment-ci, eſt entierement en faveur de ce peuple; & il faut l'imiter en tout, pour n'être pas ridicule. — Il le quitta en pirouettant, pour s'élancer ſur un cheval crétois. — La mode! dit Babouc. Ainſi, ce n'eſt donc pas parce qu'un peuple eſt le plus ſage, mais parce qu'il eſt à la mode, qu'on veut lui reſſembler? Des hommes, un peuple, une nation peuvent être à la mode, paſſer de mode! cela eſt inoui, & n'eſt concevable que

chez les Perſans. J'ai bien peur que la mode d'être raiſonnables ne leur vienne jamais.

CHAPITRE XIII.

Le Souper.

BABOUC fut ſouper chez ſon ancienne amie Téone. Elle n'étoit plus belle & bienfaiſante; elle étoit devenue vieille, chagrine, politique, & joueuſe. Sa maiſon n'étoit plus le ſanctuaire des arts; c'étoit le rendez-vous de diſſertateurs & de gens avides. Il n'entendit parler à ſouper que lois, conſtitution, gouvernement. Ah ! diſoit l'un, Calonnès étoit un grand miniſtre, un peu immoral, il eſt vrai; mais qu'eſt-ce que cela fait? ſes plans étoient grands, ſes idées lumineuſes; il auroit fait le bonheur de la nation. Les recettes auroient été excellentes ſous ſon adminiſtration. Qu'oſez-vous dire? s'écrioit un autre en fureur. Calonnès, l'ennemi de Nekrus, un grand miniſtre! Il ne vous reſte donc plus qu'à déifier Briennès, ce forcené qui a bouleverſé l'empire, & qui jouit en paix, dans un royaume étranger, des honneurs qui ſont le prix de ſon infamie. Pourquoi non? reprit un autre; Briennès avoit du

bon ; il s'eſt un peu trompé, mais qu'importe ! Je vous dis qu'il y avoit du bon dans ſes projets. — Oui, ſans doute, & les lettres de cachet ſont auſſi une très-bonne choſe. Quelques malheureux en ſont la victime ; qu'eſt-ce que cela, auprès de l'honneur qu'elles ſauvent à tant de gens de qualité qui auroient pu être pendus, ſi ce remède ſalutaire n'avoit pas exiſté ? — Et moi, je ne veux plus qu'il y ait de différence dans les punitions, & qu'on me pende comme le peuple. — Oh ! pour cela, je ferois bien peu de cas du choix, ſi la néceſſité y étoit ; mais on dit que vous ne l'avez plus depuis long-temps, & que vous vous êtes décidé pour la roue. — Nekrus, reprit un autre, s'eſt annoncé au mieux ; il a de grands talens ; mais j'ai bien peur qu'il ne prenne l'eſprit ſatrape, & que l'air de la cour ne lui ſoit devenu pernicieux. Il eſt bien difficile de conſerver long-temps dans ce pays-là ſa vertu & ſa droiture. — Pour moi, je ne croirai jamais qu'il veuille ſacrifier une grande réputation morale aux principes empoiſonnés de la cour. Il a paru mettre l'opinion publique au deſſus de tout : quels avantages pourroient le dédommager de cette perte ? Babouc eut envie, pour s'amuſer, de diriger ſon taliſman ſur un vieux courtiſan qui gardoit de-

puis long-temps le ſilence, & qui ſe mit auſſitôt à parler ainſi, dès qu'il en eut éprouvé l'influence magique. — Voulez-vous que je vous diſe le fin mot de tout ce tripotage, mes amis? Le roi veut conſerver ſon autorité, & c'eſt tout ſimple, c'eſt ſon jeu. Ses miniſtres ne ſont pas fâchés de régner en ſon nom, duſſent-ils ne ſe ſervir de leur pouvoir que pour faire le bonheur des peuples, contre leur ordinaire. Les ſatrapes veulent conſerver leur influence; la nobleſſe des provinces, négligée juſqu'ici, eſpère attirer à elle une partie des graces & des récompenſes de la cour. Parmi le peuple, beaucoup veulent le bonheur & la liberté civile, raiſonnable, & fondée ſur les lois conſtitutives de la monarchie. Quelques ambitieux ne ſeroient pas fâchés qu'il portât ſes prétentions plus loin, pour avoir la facilité de pêcher en eau trouble. Des gens à têtes exaltées & gonflées de ſyſtêmes inſenſés, ſe nourriſſent de vent, & s'abreuvent de l'eſpoir d'une conſtitution chimérique & impoſſible. Au milieu de toutes ces diviſions funeſtes, le deſpotiſme va profiter de la diſcorde, pour ſe relever & remonter ſur nos ruines. Voilà tout le ſecret. A cette harangue franche, & qui n'étoit point en ſtyle académique, Téone fronça le ſourcil, & ſe leva. On demanda des

dés ; on ſe raſſembla autour d'une table, & i
y eut plus de deux cent mille dariques d'o
de perte, tout en déclamant contre la dépré
dation des finances & les déſordres de l'Etat

CHAPITRE XIV.

La Statue.

BABOUC fut retrouver Ituriel. La ſtatue, lu
dit-il, compoſée de métaux purs & précieux
de métaux vils & d'argile, étoit prête à tom
ber en diſſolution. On cherche à la conſolider
& on veut en faire diſparoître l'argile & le
métaux groſſiers, pour n'y laiſſer ſubſiſter qu
l'or & les pierres précieuſes. Je crains bien que
par le peu d'accord des ouvriers, cette opé
ration dangereuſe ne produiſe un effet con
traire, & que la jolie ſtatue ne finiſſe par êtr
entierement d'argile, & ſe briſer en mill
pièces. Mais cependant ce n'eſt plus le ca
de laiſſer aller le monde comme il va à Per
ſepolis ; car non ſeulement tout n'y eſt pa
bien, mais même rien n'y eſt plus paſſable
parce que tout eſt dans l'anarchie & la con
fuſion, & que rien n'y eſt à ſa place. Peut

re tout ira-t-il plus mal encore ; ce ſera ute de s'entendre, & c'eſt dommage ; car ı aura eu une belle occaſion de retoucher, polir, & reſſouder la ſtatue ſans la caſſer.

CHAPITRE XV.

Fin & Punition.

ES craintes de Babouc ne ſe trouvèrent ıe trop fondées; la ſtatue devint entierement argile, & finit par ſe briſer, c'eſt-à-dire, ur parler ſans figure, que l'intérêt perſonnel ant empêché les ordres de s'accorder, l'emre fut inondé de ſang & de meurtres. Au ilieu de cette déſolation générale, le Génie uriel, parut porté ſur un nuage, au deſſus ı faîte des tours de Perſepolis; il tenoit une main un amas de matière enflammée, de l'autre une baguette magique. Il parut ıelque temps vouloir embraſer la ville; mais ut à coup, changeant de penſée, il étendit baguette, & la Perſe ſe trouva changée en e vaſte forêt, & ſes habitans en tigres & imaux féroces. Allez, leur dit-il, vous ne éritiez pas d'être hommes, puiſque vous

n'avez pas ſu vous entendre pour faire votre bonheur mutuel : ſoyez ce que vous êtes dignes d'être, & déchirez-vous dans vos repaires ſauvages. Il ne reſta de toute cette horde de monſtres, que l'ami de l'humanité, qui avoit fait des vœux pour le bonheur de la patrie, & qui avoit ſeul élevé ſa voix pour le bien public, hors de l'enceinte du palais national. Le génie Ituriel lui conſtruiſit une demeure modeſte dans un vallon tranquille & fermé aux approches de toute bête malfaiſante & cruelle. Un monument funéraire de marbre noir, ombragé de ſaules, s'éleva auprès; une main divine y grava ces mots : Ci gît la Perſe, miſe au tombeau par la foibleſſe des rois, les crimes des miniſtres, & les vices de ſes citoyens. Le philoſophe venoit chaque jour viſiter le tombeau, & chaque jour il arroſoit de ſes larmes la pierre inſenſible & ſolitaire.

F I N.

